

MARIE NOCENTI

Au-delà

☠ DES ☠

COLLINES



ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Instagram.com/is_edition

© 2020 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-287-5

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-288-2

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Les Solot / Deposit photos

Collection « Asiclarow »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

MARIE NOCENTI

Au-delà
⚠ **DES** ⚠
COLLINES

ISEDITION

À mes proches, pour leur soutien et leur amour.

Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnages, des situations ou des lieux serait pure coïncidence.

Chicago, le 7 juin 2036

Le soleil se levait derrière les gratte-ciels de Chicago, sa chaude lumière chassant peu à peu les ombres inquiétantes de la nuit. Ses rayons dorés auréolaient les pierres des bâtiments d'un voile orangé tandis que les façades vitrées renvoyaient des éclats argentés, autant de flèches étincelantes décochées sur la ville.

Une moto roulait lentement sur la chaussée encombrée d'obstacles qu'elle évitait avec prudence et agilité. Voitures, bus, scooters, vélos, postes de télévision, poussettes, valises éventrées étaient abandonnés sur la chaussée, et parfois même des chaussures solitaires dont les propriétaires avaient dû connaître une fin tragique. Les avenues étaient désertes et silencieuses, sans aucun signe de vie excepté des animaux rôdant en quête de nourriture qui se sauvèrent au bruit du moteur.

La conductrice observait attentivement les lieux, les mains crispées sur le guidon et le corps tendu d'une attente insupportable. Son regard balayait sans cesse son périmètre afin d'anticiper un éventuel danger. Tout au long du trajet, elle ressentit avec violence le décalage entre le progrès technologique et l'absence de vie humaine. La solitude lui pesait, mais elle préférait demeurer seule plutôt que de se joindre aux rares survivants qui se comportaient comme des barbares. Elle s'obligeait à fixer son attention sur la route afin de ne pas penser à sa perspective d'avenir qui l'angoissait terriblement. Elle

essuya furtivement du revers de la main les larmes qui brouillaient sa vision, même si, au fond de son âme, elle aurait préféré ne rien voir du paysage de désolation qui défilait devant ses yeux. Une vision d'apocalypse qui, il y a quelques mois à peine, n'existait que dans les films de science-fiction. Chicago semblait figée pour l'éternité, semblable à une photographie immortalisant la scène de dévastation d'un monde où plus rien ne fonctionnait et dans lequel les rouages parfaitement huilés d'une société à la technologie de pointe s'étaient grippés.

Juste avant de prendre la direction de Minneapolis, elle fit une halte pour jeter un dernier regard sur la ville où sa vie avait basculé quelques jours plus tôt. Sa mémoire brouillée ne conservait de cette période que des images confuses, des flashes de son passé dont elle ne gardait aucun souvenir, pas même son nom, ni son âge. Rien. Le trou noir le plus absolu. Une seule certitude la confortait dans sa fuite : un matin, elle s'était réveillée complètement amnésique après avoir assisté à une scène terrifiante qui l'avait poussée à s'enfuir sous l'impulsion d'un puissant instinct de survie. Refoulant ses larmes, elle rabattit la visière de son casque puis tourna résolument le dos à son passé.

Après avoir traversé le pont de la Wisconsin River, elle quitta la route principale encombrée de véhicules abandonnés et s'engagea sur un chemin de terre qui la conduisit au bord du Mississippi. Avec sa moto tout-terrain, elle n'eut aucun mal à longer le fleuve, se tenant ainsi à distance des grands axes dont les obstacles devenaient trop difficiles à franchir. Sourde à la fatigue, elle roula plusieurs heures sans interruption, avec une seule pause pour se dégourdir les jambes. Jusqu'à présent, elle avait réussi à passer sans attirer l'attention des différentes bandes de rescapés aperçues de loin en loin, grâce à une extrême vigilance.

En fin d'après-midi, elle s'arrêta pour consulter la carte routière. Elle ne connaissait pas trop la région et avait évité Saint-Paul et Minneapolis en utilisant des routes secondaires. Il lui fallait trouver un endroit isolé pour dormir avant qu'il ne fasse trop sombre, loin des regards, et d'où elle pourrait s'échapper rapidement en cas de danger. Elle s'engagea sur une petite route goudronnée en très mauvais état qui sillonnait des champs cultivés à perte de vue. Avisant un chemin de terre qui s'enfonçait dans l'océan de verdure, elle s'arrêta à nouveau pour examiner sa carte mais n'y trouva pas trace du chemin. Relevant sa visière, elle observa attentivement les alentours, guettant

un signe de vie, mais ne remarqua rien de suspect. Le vol bourdonnant des insectes et le bruissement des tiges de maïs troublaient seulement le silence. Rassurée, elle l'emprunta et roula sur une longue distance avant d'arriver en vue d'un hangar agricole. Un portail coulissant à la peinture écaillée occupait une partie de la façade métallique, flanqué d'une porte d'entrée intégrée pour éviter d'ouvrir la totalité du battant. Les lieux avaient l'air déserts, mais par prudence, elle fit lentement le tour du bâtiment, prête à accélérer en cas de danger. Elle freina devant la porte sans couper le contact, puis abaissa lentement la poignée, s'attendant à une résistance.

À sa grande surprise, la porte s'ouvrit en grinçant, révélant un vaste espace plongé dans l'obscurité. Des grains de poussière dansaient dans les rais de lumière filtrant des hautes vitres qui n'avaient pas connu de nettoyage depuis un certain temps. En équilibre précaire, elle cala sa moto contre le mur pour scruter l'intérieur du bâtiment en quête d'une présence. Ne voyant rien d'inquiétant, elle enleva son casque et s'engagea prudemment sans descendre de son engin. Une fois à l'intérieur, elle coupa le contact et descendit tout en dégainant son arme dont elle enleva le cran de sûreté. Elle la brandit devant elle, laissant ses yeux s'habituer à l'obscurité pour inspecter minutieusement les lieux. Le hangar était vide, à l'exception de matériel agricole entreposé dans le fond. Une seconde porte à l'autre bout du bâtiment donnait sur des champs. Satisfaite d'avoir une issue de secours en cas de nécessité, elle la barricada avec une barre en métal, puis fit pareil avec la porte d'entrée.

Faisant abstraction de l'odeur d'huile et de carburant qui flottait dans l'air, elle décida que l'endroit serait parfait pour y passer la nuit. Elle déchargea ses sacs et utilisa son réchaud pour faire bouillir de l'eau. Après sa sécurité, l'eau potable allait être son plus grand souci. N'ayant rien avalé depuis la veille, elle s'autorisa un café très sucré en grignotant une barre de céréales. Après une rapide toilette, elle s'allongea dans son sac de couchage pour écouter la radio, son revolver à portée de main. Lassée du même bulletin catastrophique qui passait en boucle depuis des jours, elle écouta de la musique en fixant la pénombre. Quand ses paupières se fermèrent, d'atroces images revinrent la hanter. Pour éviter de s'endormir, elle se concentra sur un point afin de forcer l'accès à ses souvenirs, mais son esprit resta désespérément verrouillé, jusqu'à ce que la fatigue la fasse sombrer dans un sommeil agité et peuplé de cauchemars.

Le chant des oiseaux la réveilla à l'aube. Il lui fallut un long moment pour se rappeler où elle se trouvait. À nouveau, elle fut tentée de renoncer, mais la réalité ne lui laissait guère le choix : vivre ou mourir, avancer ou périr.

Elle n'hésita pas longtemps. Se dégageant du duvet, elle le replia et déjeuna rapidement. Après avoir prudemment jeté un coup d'œil à l'extérieur pour vérifier si la voie était libre, elle remonta le chemin emprunté la veille et prit la direction de l'ouest.

Trois mois auparavant, le 3 mars 2036

Le camp de base Ginger était situé à une centaine de miles de la côte, perdu dans l'immensité blanche de l'Antarctique. Il abritait trois membres du Bioinstitut, laboratoire privé financé par le ministère de l'Environnement et chargé de recherches paléoclimatologiques top secrètes, et qui, pour cette raison, se trouvait à l'écart de la zone américaine.

Assis devant son ordinateur, Ted Burt, chef de l'expédition, examinait les résultats des analyses de carottes glaciaires prélevées à plus d'un mile de profondeur. Ses collègues, Dean Richard et Lisa Bennett, étaient en mission à l'extérieur pour faire un ultime prélèvement. Le lendemain, un hydravion devait les ramener avec leurs découvertes ainsi que tout le matériel jusqu'au Bioinstitut, localisé dans la banlieue de Reno. Pour des raisons budgétaires, l'enveloppe allouée à ce dernier fut réduite drastiquement et le directeur avait mis fin à la mission deux jours auparavant. Burt ne décollerait pas depuis l'annonce, son projet de toute une vie réduit à néant en l'espace de quelques secondes. Morose, il contemplait l'écran sans le voir, ressassant sa frustration et sa fureur. Les derniers éléments analysés étaient prometteurs, faisant avancer considérablement ses recherches, mais cela ne pourrait jamais aboutir en laboratoire, le travail sur site étant essentiel. À cinquante-cinq ans, Burt était un homme de terrain, et la perspective de passer le reste de sa carrière

dans un laboratoire ultra-secret le rendait fou de rage. Il lui fallait absolument convaincre son patron de relancer cette expédition. Oui, mais comment ?

D'un geste rageur, il froissa son gobelet de café vide et le jeta à l'autre bout de la pièce. Il tendait la main vers un autre gobelet qui traînait sur son bureau pour lui faire subir le même sort quand la radio se mit à grésiller. Une voix rendue vibrante par l'excitation se fit entendre :

- Burt ! On vient de découvrir quelque chose d'étrange !

- Ah ! C'est quoi ? La carotte de Bunny ?

- On a eu du mal à faire le dernier carottage, d'ailleurs, je crois qu'on a fusillé l'appareil ! Il y avait une masse noire qui bloquait, mais on a fini par l'avoir !

- OK ! Ramenez-vous que j'y jette un œil !

Intrigué, Burt s'approcha de l'unique fenêtre de la pièce principale qui servait à la fois de salle de travail et de salle de vie pour observer le retour de ses camarades. Têtes baissées, ils luttaient pas à pas contre les violentes bourrasques glaciales qui rendaient leur progression difficile. Ce jour-là, malgré le mauvais temps, Lisa et Dean avaient insisté pour procéder à un dernier prélèvement, arguant le fait que ce serait leur dernière sortie sur le terrain. Burt était réticent, mais l'enthousiasme de ses camarades le fit céder alors qu'un sombre pressentiment lui tenaillait le ventre. Il refusa de l'écouter, mettant son malaise sur le compte de leur prochain départ. Bien plus tard, il regretterait profondément de n'avoir pas fait preuve d'une plus grande fermeté vis-à-vis de ses collègues en leur refusant l'ordre de sortie.

Peu après, le sas s'ouvrit sur Lisa et Dean, aussi impatients l'un que l'autre de passer la carotte aux rayons. Pendant qu'ils déchargeaient le matériel dans la salle d'analyse, Burt prépara du café, rituel obligé de celui qui reste à l'intérieur pour les collègues ayant passé plusieurs heures à - 45°C.

- Ça fait des heures que je rêve de ce café ! s'écria Lisa en se précipitant vers la cafetière. Dean, je te sers ?

- Oui, s'il te plaît.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Burt en s'approchant.

Il regarda par-dessus l'épaule de Dean pendant que celui-ci insérait la carotte de glace dans l'appareil à rayons X et lançait la procédure d'analyse.

Dean resta silencieux un petit moment, puis il le poussa du coude pour attirer son attention.

– Regarde, là ! Vers le milieu, tu vois cette masse noire ? Elle fait environ huit centimètres de diamètre, on dirait une pierre !

– Une pierre ? interrogea Burt d'un ton dubitatif. Dans cette portion, nous n'avons jamais rien trouvé de tel !

– Tu devrais changer l'angle de vue, on verrait mieux l'autre côté, intervint Lisa en lui tendant son café.

– C'est étrange, les contours sont irréguliers... murmura Dean tout en prenant des photos.

– Qu'est-ce que ça peut bien être ? s'étonna Lisa, penchée pour observer la masse sombre à l'écran.

Burt fronça les sourcils de contrariété. Pourquoi une telle découverte la veille du départ ? Un seul exemplaire ne suffirait pas à l'ensemble des analyses, et ils n'avaient pas le temps de faire un carottage supplémentaire pour étayer les résultats. Il se détourna, conscient de l'inutilité de cette découverte.

– Oubliez ça, de toute façon, nous ne pourrions pas la ramener avec le reste des échantillons : Grimberg nous a bien dit de ne rentrer qu'avec quarante carottes, et nous avons déjà du mal à choisir celles que nous emporterons parmi tout notre stock. À cause du poids de tout notre chargement, nous serons obligés de laisser une partie de notre matériel ici. Autant abandonner ce qui ne nous sera pas utile à Reno.

– Pourquoi ? Ça pourrait être important ! s'écria Lisa.

Burt coupa court brutalement à ses protestations.

– Non ! Le sujet est clos ! Jetez ça dehors ! Je vous laisse entrer les dernières données, puis vous commencerez à tout emballer.

Sur ces paroles cinglantes, il quitta la pièce sous le regard consterné de ses collègues. Il s'enferma dans sa chambre, tout en s'interrogeant sur sa soudaine mauvaise humeur. Il ne pouvait s'empêcher de penser à une catastrophe imminente, sans pour autant se l'expliquer. Il éteignit la lumière, espérant que l'obscurité atténuerait son mal de tête.

Dans la nuit, une silhouette se glissa furtivement hors de sa chambre, longea silencieusement les couloirs et s'engouffra dans le sas. Elle effectua une

sortie à l'extérieur du bâtiment, faisant entrer une bourrasque d'air glacé, et revint avec une masse sombre serrée dans la main.

L'avion atterrit à Reno après une escale au Brésil. À 19 heures 30, le camion venu les récupérer à l'aéroport franchissait les grilles sécurisées du Bioinstitut où travaillaient Burt, Dean et Lisa lorsqu'ils n'étaient pas en mission sur le terrain. L'institut s'étendait sur plusieurs hectares de terrain et comprenait un poste de garde à l'entrée, le bâtiment administratif, plusieurs hangars, une zone résidentielle où logeait une grande partie du personnel et un périmètre de haute sécurité où se trouvaient les laboratoires de recherches et l'incinérateur.

Dès son arrivée, Burt se présenta au directeur Grimberg pendant que ses collègues déchargeaient tout le matériel. Les bâtiments étaient déserts à cette heure, et ils ne rencontrèrent personne jusqu'au bureau qu'ils partageaient dans l'aile ouest du laboratoire.

- Tu as quelque chose de prévu ce soir ? demanda Dean en tapotant son sac à dos d'un air entendu.

- Me coucher le plus vite possible, pourquoi ?

Il sortit la pierre, camouflée dans ses chaussettes sales afin de passer les contrôles de douane. Son collègue n'avait donc pas renoncé à son projet.

- Quoi ? Tu l'as ramenée malgré les ordres ? s'écria Lisa, consternée.

- Je crois que c'est une météorite ! Tu te rends compte, Lisa ? Elle est prisonnière des glaces depuis des millions d'années ! Là, regarde sa couleur...

Il s'interrompit.

- Comme c'est étrange... Elle est très légère.

- Je suis crevée. Ça ne peut pas attendre demain ? gémit-elle en se laissant tomber dans son siège.

Dean était trop impatient pour attendre un jour de plus. Son excitation n'avait cessé de croître depuis qu'ils avaient franchi les derniers contrôles à l'entrée de l'institut.

- Je vais m'y mettre maintenant, et à moins que tu aies quelque chose de plus important ou de plus intéressant à faire... insinua le jeune homme en la regardant d'un air ironique.

Il savait qu'elle était célibataire et que seul un appartement vide l'attendait. Lisa soupira en s'étirant et finit par capituler, sachant que c'était perdu d'avance. Grommelant entre ses dents, elle fit glisser sa chaise à roulettes jusqu'au grand plan de travail qui occupait toute la largeur de la pièce. Dean était déjà à l'œuvre devant le microscope électronique. Comme chaque fois que le jeune homme travaillait, elle l'observa en silence. Au fil des ans, elle avait appris à ne pas interrompre son collègue, sourd à toute conversation dans ces moments-là. Rêveuse, elle laissa ses pensées vagabonder, n'aspirant qu'à une douche brûlante et un lit douillet. Sans s'en rendre compte, elle sombra doucement dans le sommeil.

Dean prenait des notes sur un calepin, tout en effectuant différents examens pour dater la pierre. Exalté, il avait oublié la présence de la jeune femme, concentré sur son travail. Après les observations d'usage, il décida de forer un trou jusqu'au centre de la pierre afin de prélever un échantillon. Le bruit de la foreuse réveilla Lisa en sursaut. Il était 21 heures 55.

- Où tu en es ? demanda-t-elle en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

- La Belle au bois dormant émerge enfin ? J'ai prélevé un échantillon au cœur de la météorite. J'avais raison, elle est creuse !

Lisa se leva à regret et jeta un œil au microscope. Durant quelques secondes, elle ne dit rien puis murmura, stupéfaite :

- C'est quoi ce truc ? Là... regarde, c'est étrange, je n'ai jamais vu ça !

Dean reprit sa place et observa la matière grisâtre qui était apparue sans prononcer un mot. Inquiète, Lisa se trituroit les mains tandis qu'il s'emparait d'une nouvelle lame pour en récupérer un échantillon.

- Dean, tu devrais aller dans le labo 4, on n'a même pas une hotte de sécurité !

Cet appareil diffusait un flux d'air stérile qui faisait écran entre le manipulateur et le sujet d'expérimentation pour éviter toute contamination dans un sens ou dans l'autre. Ces mesures de sécurité devaient être complétées par une tenue totalement étanche ainsi que des gants en caoutchouc. Il ne prit pas la peine de répondre, car il devrait justifier l'entrée dans un laboratoire de niveau 4 et il n'y tenait pas, du moins pour l'instant. D'abord, il souhaitait en apprendre davantage.

- Dean !! Tu m'écoutes ?!

- Aïe ! s'exclama-t-il en portant son doigt à sa bouche.

- Quoi ?!

Affolée par son cri, Lisa se pencha sur lui.

- Ce n'est rien, je me suis juste coupé.

- Mets au moins des gants !

Son collègue ne l'écouta pas, trop occupé à prélever un peu de matière grise sur sa lame pour la glisser sous le microscope.

- Nom de dieu ! s'exclama-t-il soudain, ça bouge !

- C'est vivant ?

Paniquée, Lisa ne put empêcher sa voix de monter dans les aigus.

- On aurait dû aller au labo 4 !

- Tais-toi !

Il observa l'étrange manège de la viscosité qui ondulait très lentement, se répandant peu à peu sur toute la surface du verre.

- C'est vivant ? répéta Lisa d'une voix anxieuse.

- Han han, je ne crois pas, ça ne bouge plus. Le contact avec l'air ambiant a dû provoquer un changement d'état.

- Tu en es sûr ?

- Oui, regarde, j'ai changé la résolution. Je suis au maxi, qu'en penses-tu ?

Il s'écarta pour lui laisser sa place en suçotant son entaille. Lisa examina la lame avec attention. Effectivement, la masse ne bougeait plus. Elle prit des gants, se saisit d'une nouvelle lame qu'elle frotta sur la première et observa à nouveau la matière. Perplexe, elle leva la tête au bout d'un moment et regarda Dean qui attendait son avis. C'était elle la biochimiste, et il faisait confiance à son jugement.

- C'est vraiment étrange, ça ne ressemble à rien de ce que je connais. Écoute, je suis crevée, on reprendra demain au labo 4 avec le microscope qui est plus performant que le tien et dans des conditions de sécurité maximum. Nous avons fait preuve d'une grande négligence ce soir ! D'accord ?

Dean acquiesça, déçu de ce premier examen. Il s'attendait à découvrir quelque chose de plus « exotique » et de bien plus passionnant. Il prit tout de même des photos qu'il copia dans l'ordinateur, puis il récupéra toutes les lames et les rangea avec le reste de la météorite dans une boîte hermétique sur

laquelle il inscrivit la date. Il la rangea dans le casier réfrigéré réservé à la conservation des examens en cours.

Lisa jeta ses gants dans la poubelle des déchets destinés à l'incinération, prit son sac, son blouson et sortit à la suite de son collègue. La porte se ferma automatiquement derrière eux, son claquement se répercutant de façon lugubre dans le couloir désert. Voyant son air revêché, il lui tapota gentiment la joue. Elle sursauta violemment et eut un geste de recul.

– Qu'est-ce que tu es tendue ! Relax, Lisa ! Demain sera un nouveau jour !

– C'est la fatigue, grommela la jeune femme en prenant la direction de la sortie.

Il lui emboîta le pas, sa bonne humeur retrouvée à l'idée de poursuivre les analyses dès le lendemain. Avec de la chance, il découvrira peut-être ce qui lui avait échappé ce soir à cause de la fatigue. Ils marchèrent vers la zone résidentielle réservée au personnel, une des conditions obligatoires pour travailler au Bioinstitut. Après avoir passé les différents contrôles à l'entrée, ils se séparèrent devant l'appartement de Lisa situé dans le secteur A alors que Dean demeurait dans le secteur F. Il l'embrassa gentiment sur la joue.

– Ciao ma belle ! À demain !

– À demain, bonne nuit !

Épuisée, Lisa referma la porte d'entrée et s'adossa à son montant en réfléchissant. Dean avait fait quelque chose qui la tracassait, mais elle était incapable de mettre le doigt dessus. En soupirant, elle se dirigea vers sa chambre et se jeta tout habillée sur son lit. Fermant les yeux, elle se laissa aller en se promettant d'y réfléchir le lendemain à tête reposée et sombra dans un profond sommeil réparateur.

Douze heures plus tard, elle se réveilla en sursaut, ses vêtements trempés de sueur et légèrement nauséuse. Tout en se dirigeant vers la salle de bain, elle tenta de se remémorer les événements de la soirée, mais une migraine sourde l'empêchait de réfléchir. Elle se glissa dans la douche et laissa le jet brûlant détendre ses muscles endoloris. Soudain, il lui revint à l'esprit ce que Dean avait fait la veille et qui l'avait tant perturbée, ou plutôt ce qu'il n'avait pas fait. Mentalement, Lisa le revit manipuler les lames. Avec une horreur glacée, elle comprit pourquoi la masse s'était mise en mouvement.

« Pourquoi tu as fait ça ? Seigneur ! Qu'avons-nous fait ? », gémit Lisa en jaillissant de la cabine de douche.

Sans prendre le temps de se sécher, elle se rua dans le salon, attrapa le téléphone, mais saisie d'un vertige, elle s'éroula sur la moquette en lâchant le combiné et sombra dans les ténèbres.

Dean posa ses sacs dans l'entrée et écouta les messages de son répondeur en décapsulant une bière glacée. Il en prévoyait toujours au frais pour ses retours de mission, car il n'y avait rien de plus déprimant qu'une bière tiède.

« Salut Dean ! Je suis en escale pour deux jours à Reno. Je fais une fête chez moi ce soir pour mon anniversaire, viens si tu n'as rien d'autre à faire ! Rappelle-moi ! Bye ! »

En entendant la voix de Becky pour la cinquième fois, Dean sourit. Décidément, elle avait sacrément envie de le revoir. Ses messages dataient tous d'aujourd'hui. Sans hésiter, il décrocha le téléphone pour la rappeler. Après dix sonneries, une voix féminine répondit, avec en fond sonore un brouhaha indiquant que la fête battait son plein.

– Salut beauté ! Je rentre à peine de mission. Ce n'est pas trop tard pour me joindre à ta fiesta ?

– Ramène-toi vite, il commence tout juste à y avoir un peu d'ambiance ! Tu m'as manqué, tu sais !

Le jeune homme éclata de rire.

– C'est ça, je vais te croire ! Entre deux atterrissages, tu as dû penser à moi !

– Mais si, mon chou, je t'assure. Je repars demain pour l'Europe, alors viens vite !

– OK, le temps de prendre une douche, je serai chez toi d'ici trente minutes. À plus !

Dean raccrocha en souriant. Becky était la femme qu'il lui fallait, imprévisible mais toujours partante pour s'envoyer en l'air. Il n'avait aucune envie d'une relation stable et durable, et elle tenait autant que lui, sinon plus, à sa propre liberté. Ils se retrouvaient quand l'hôtesse de l'air faisait escale à Reno et ils profitaient pleinement de ces quelques heures sans craindre de s'engager dans une relation sérieuse. Il se doucha, se changea puis attrapa ses

clés de moto qu'il fit joyeusement sauter dans sa main à la perspective de la soirée à venir. Il claqua sa porte d'entrée sans se douter un seul instant des conséquences de son imprudence.

Chicago, le 27 mai 2036 à 6 heures 20

Dans la zone résidentielle du North Side de Chicago, les habitants ressentaient déjà les prémices de l'été à venir. Dans un magnifique ciel bleu immaculé, le soleil brillait depuis plusieurs jours et les températures au meilleur de la journée montaient à 25°C.

Mary Green buvait un café dans son jardin, profitant des premiers rayons de soleil depuis la terrasse. Son casque de moto, son sac à dos et ses clés à portée de main, elle guettait le réveil de sa fille qui ne manquait jamais de venir faire un câlin avant qu'elle ne parte travailler. Médecin urgentiste au Northwestern Hospital, elle commençait sa garde de vingt-quatre heures dans une demi-heure et s'accordait un dernier répit avant de partir.

Vaguement inquiète, elle repensa à la note de service qui avait circulé juste avant ses congés. Elle faisait référence à des milliers de décès « inexplicables » dans les différents états. Les symptômes identiques dans chaque cas laissaient présager une épidémie d'origine virale, mais le virus en cause n'ayant pas été identifié avec certitude, on ne connaissait pas du tout son ampleur. L'OMS avait signalé de nombreux décès similaires dans différents pays du monde, dont le Mexique, le Brésil, le Royaume-Uni, la France, la Russie, l'Inde, le Japon, la Chine et d'autres pays d'Afrique. Estimé à des dizaines de milliers neuf jours auparavant, le nombre de morts avait dépassé la barre du million la veille. Les USA, ainsi que la presque totalité des autres pays, avaient décrété

l'état d'urgence. Au moment où le niveau 6 de la pandémie était atteint, le Center for Disease Control d'Atlanta, organisme de surveillance de la santé publique, annonçait la découverte d'un nouveau virus surnommé V510. Extrêmement contagieux, il se répandait de façon alarmante à travers le monde et entraînait la mort en quelques heures. Tous ceux qui avaient été en contact avec des personnes infectées n'avaient pas survécu. Hormis la prise de sang confirmant l'infection, l'apparition de marbrures rouges sur l'ensemble du corps était le premier signe clinique du virus, mais il était alors déjà trop tard. Comme le virus Ebola, il provoquait de violentes fièvres hémorragiques, mais à la différence de ce dernier, il s'accompagnait de fortes migraines, d'une diarrhée aiguë et de vomissements. Peu après l'apparition des symptômes, le patient infecté succombait à une hémorragie interne fulgurante. À ce jour, ce virus inconnu frappait essentiellement la population humaine, les animaux semblant épargnés par la pandémie.

Mary appréhendait la reprise du travail dans ces conditions. Enceinte de cinq mois, elle commençait à ressentir la fatigue et n'arrivait pas à récupérer d'une garde à l'autre. Malgré sa grossesse, la jeune femme de trente-deux ans affichait une silhouette longiligne, svelte et musclée. Ses longs cheveux bruns cascadaient en boucles soyeuses sur ses épaules et encadraient un visage fin éclairé par des yeux vert émeraude. Des pommettes hautes mettaient en valeur un nez légèrement retroussé et les lèvres charnues ajoutaient une touche sensuelle à son visage d'une beauté très naturelle.

Aujourd'hui, elle avait décidé de prendre sa moto pour la dernière fois. Son mari n'arrêtait pas de la sermonner à ce sujet, et la veille, elle avait fini par céder et admettre que cela devenait risqué. Poussant un profond soupir de frustration, elle caressa distraitement son ventre rebondi. Elle détestait se déplacer en voiture dans Chicago, car il lui fallait une demi-heure de plus pour se rendre à l'hôpital. Et ce temps perdu dans les embouteillages lui coûterait forcément son câlin du matin. D'ailleurs, le voici qui dévalait les escaliers en criant joyeusement :

– Maman ! Maman ! J'arrive, attends-moi !

Mary sourit tendrement à sa fille qui sautillait en essayant de mettre son deuxième chausson sans cesser de marcher.

– J'ai encore le temps ma puce, je ne pars que dans dix minutes.

Shania grimpa sur ses genoux et se cala sur le côté pour poser sa main sur l'arrondi du ventre.

– Dis maman, comment tu vas l'appeler mon petit frère ?

– Je ne sais pas encore, ton papa et moi n'avons pas encore choisi de prénom.

D'ailleurs, pensa Mary avec amertume, *je ne sais pas si on se décidera un jour. Il faudra sûrement tirer au sort.* Son mari pouvait être très buté parfois, et il tenait absolument à lui donner le prénom de son arrière-grand-père. Ernest ! A-t-on idée d'appeler ainsi un bébé ?

Tout en câlinant sa fille, la jeune femme essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées. Leurs disputes étaient de plus en plus fréquentes ces derniers mois, et leurs objets encore plus insignifiants. Pour des broutilles, leur relation était devenue orageuse, jusqu'à l'inévitable et éclatante dispute de la veille. Mary mettait cela sur le compte du stress du fait qu'Andrew enseignait dans un quartier difficile et subissait d'énormes pressions en cette fin d'année scolaire. La plupart de ses élèves étaient violents et sa charge de travail devenait de plus en plus importante au fil des mois à l'approche des examens. De surcroît, il s'occupait souvent de leur fille, l'amenant à l'école, à la danse, lui faisant prendre son bain et préparant tous les repas. Bref, il jouait le rôle de papa et de maman tandis qu'elle alternait des gardes de vingt-quatre heures. Pourtant, en toute connaissance de cause, Andrew avait désiré un autre enfant et Mary avait cédé. Elle soupira, espérant que pendant les vacances d'été, ils réussiraient à passer ce cap difficile et à retrouver leur complicité d'antan.

« Allez ma belle, il faut que j'y aille ! », s'écria-t-elle en jetant un coup d'œil à sa montre.

Serrant sa fille dans ses bras une dernière fois, elle déposa un baiser sur sa joue et la poussa tendrement mais fermement vers la porte de la cuisine où Andrew venait d'apparaître.

– Salut ! Tu pars maintenant ?

– Oui, répondit Mary en se levant.

Nerveuse, elle s'approcha de lui, ne sachant pas comment son époux allait réagir après sa nuit sur le canapé. Son visage portait encore la marque de l'accoudeur imprimé sur la joue.

« À demain », dit-elle doucement en le fixant dans les yeux.

Il l'ignora volontairement, regardant Shania qui jouait avec les clés sur la table. Mary insista :

- Andrew ?

Il lui jeta un regard fuyant et dit :

- Je suis désolé Mary, je suis à cran. On en parlera demain, d'accord ?

Non sans une certaine réticence, il la prit dans ses bras et déposa un baiser sur ses cheveux, puis il la repoussa.

- Allez, file, sinon tu vas être en retard. Sois prudente, je viens d'entendre à la radio que le gouverneur a annoncé la mise en place d'un couvre-feu à partir de dix-huit heures. La Garde nationale a été mobilisée pour prévenir les pillages des maisons abandonnées par les personnes qui quittent la ville dans l'espoir d'échapper à l'épidémie. Mon directeur vient de m'informer que toutes les écoles sont fermées pour une durée indéterminée.

- Promis, mais toi aussi, sois prudent, ne sors pas sans mettre de masque. Et ne fais entrer personne ! À demain !

Elle attrapa son casque, ses clés et son sac à dos puis se dirigea vers le garage. Malgré son doux baiser, son mari restait distant et elle n'arrivait pas à se défaire d'une étrange impression. Elle fut saisie d'un sentiment de perte si soudain qu'elle dut s'arrêter pour s'appuyer contre le mur.

Qu'est-ce qui m'arrive, bon sang ?! Ce n'est pourtant pas la première fois qu'on s'accroche ainsi !

Mettant son angoisse sur le compte de ses hormones, elle se reprit et ouvrit la porte du garage. Elle ajusta ses écouteurs sur les oreilles et mit son iPod en marche. Entendre son groupe préféré lui remit du baume au cœur et elle fit défiler les titres jusqu'à ce qu'elle trouve celui qu'elle voulait écouter. « *Dark chest of wonder* », l'idéal pour attaquer une journée difficile. Elle mit son sac à dos, attacha son casque avant d'enfourcher sa moto et s'avança sur le trottoir. Elle démarra, jeta un dernier coup d'œil dans le jardin et fit de grands signes à sa fille qui la guettait par la fenêtre de la cuisine, une tartine à la main.

« Au revoir, chérie », murmura la jeune femme en sentant une larme rouler sur sa joue.

Elle s'engagea dans la rue et accéléra sans se retourner, le cœur lacéré par une peur irraisonnée. Elle résista à une furieuse envie de revenir sur ses pas pour rester à la maison, mais son devoir l'appelait, et elle continua sa route.

Après avoir garé sa moto au parking réservé au personnel du Northwestern Memorial Hospital, Mary se dirigea vers les vestiaires. L'effervescence régnait déjà dans le bâtiment malgré l'heure matinale. Le personnel se pressait en se frayant difficilement un chemin dans les couloirs encombrés des chariots de malades en attente de soins. Les masques cachaient une partie de leur visage et dans leurs yeux se lisaient la crainte et l'épuisement. Au loin, des pleurs d'enfants retentissaient dans la salle d'attente bondée. Dans le vestiaire, elle croisa les collègues exténués qui rentraient chez eux, les traits marqués par une nuit éprouvante. Mary troqua ses vêtements contre sa tenue de médecin urgentiste, bataillant avec les boutons de sa blouse trop étroite. Avec un soupir de dépit, elle se promit de trouver quelques minutes dans la matinée pour demander une tenue plus confortable. La différence de taille était flagrante au bout de deux semaines de congés vatrée sur le canapé. Elle accrochait son badge quand sa collègue et amie Clara entra à son tour.

« Hou là là ! Je suis en retard ! J'ai perdu plus de quinze minutes dans les bouchons. »

Remarquant ses traits tirés, elle reprit doucement :

- Ça va Mary ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, c'est à cause du bébé ?
- Non, répondit-elle en s'asseyant sur le banc central qui courait entre les deux rangées de vestiaires. C'est Andrew... Je ne comprends vraiment pas ce qui nous arrive.

Elle hésita, puis poursuivit à voix basse :

- Clara, je ne le reconnais plus, il est devenu tellement distant, comme si on était devenu des étrangers !

Son amie s'assit à côté d'elle et lui entoura affectueusement les épaules.

- Ne t'inquiète pas, c'est ta grossesse qui doit le rendre nerveux, car bientôt, il devra s'occuper de deux enfants au lieu d'un !

- Mais c'est lui qui a voulu cet enfant, protesta Mary, moi je n'en voulais pas, car je savais que ce serait dur avec mon boulot, mais il a tellement insisté que j'ai fini par céder !

- Tu regrettes ?

Après un moment d'hésitation, Mary répondit :

- Oui et non... je ne voudrais pas que cet enfant soit la cause de notre éloignement, voire d'une séparation !

– Pas de risque ! Vous êtes trop amoureux pour que ça arrive un jour ! s'exclama Clara en se levant.

– Peut-être que tu as raison, mais j'ai le pressentiment qu'il y a autre chose, notre mésentente est plus profonde.

Sa voix se brisa sur un sanglot.

– Tu penses qu'il a quelqu'un d'autre ? interrogea Clara en s'accroupissant à son niveau pour la regarder dans les yeux.

Mary essuya ses larmes d'un geste rageur.

– Je me pose parfois la question, mais je ne vois pas qui ça pourrait être.

– Demande-le-lui ! Comme ça, tu seras fixée et tu ne te feras plus de bile pour rien.

– Merci Clara.

– Mais de rien ma belle, sinon à quoi servent les amies ? Au fait, en parlant d'amie, que devient Sandra ? Tu as de ses nouvelles ?

Sandra, une amie de Mary, était infirmière urgentiste et avait demandé sa mutation dans une clinique privée cinq mois auparavant.

– Non, on a mangé ensemble une fois et depuis, plus rien. Je lui ai laissé des messages, mais elle n'a pas donné suite. J'ai moi-même peu de temps à lui consacrer et quand je rentre, j'ai autre chose à penser...

Clara attrapa Mary par le coude et la tira vers la porte.

– Allez, viens, il y a du boulot qui nous attend !

La jeune femme se laissa entraîner sans protester, tout en repensant aux propos de son amie. Et si elle avait raison ? Cela expliquerait beaucoup de choses. Elle se promit de clarifier cette situation intenable le plus rapidement possible. Après avoir fait le point avec les collègues qui terminaient leur garde, Mary n'eut plus le temps de penser à son problème conjugal. Une pile instable de dossiers des patients enregistrés en attente côtoyait un monceau de gobelets vides.

« Eh les gars ! Vous pourriez au moins jeter vos verres ! », lança Clara à l'adresse des médecins concernés.

Ceux-ci firent la sourde oreille, pressés de rentrer chez eux. En soupirant, Mary les attrapa du bout des doigts et les jeta dans la poubelle sous le comptoir. Empoignant le premier dossier, elle se dirigea vers une salle d'examen en tirant vainement sur les pans de sa blouse. Elle ouvrit la porte et

pénétra dans la pièce aux stores baissés. Surprise de la trouver aussi obscure, elle appuya sur l'interrupteur pour allumer.

« Bonjour monsieur Becker ! Je suis le docteur Green », dit-elle en s'approchant du patient qui lui tournait le dos, étendu sur le côté.

Comme il ne répondit pas, elle contourna la table d'examen pour lui faire face. Un homme d'une quarantaine d'années se tenait la tête à deux mains pour se protéger les yeux.

– Monsieur Becker ? répéta Mary en touchant son front.

Il était brûlant de fièvre. Confuse, elle recula vers le placard qui courait le long du mur au fond de la pièce en maudissant son oubli. Elle se désinfecta les mains avant de mettre un masque chirurgical et des gants.

– Je ne supporte pas la lumière, j'ai trop mal à la tête, articula péniblement le patient en écartant légèrement ses doigts pour la regarder.

– Depuis quand souffrez-vous ?

– Hier soir, c'est arrivé d'un coup.

– Êtes-vous sujet aux migraines habituellement ?

– Non, jamais.

– Avez-vous mal ailleurs ?

– Oui, j'ai très mal au ventre et j'ai envie de vomir depuis ce matin. Je crois que j'ai chopé la gastro de mon fils !

– Votre fils aussi est malade ? demanda Mary tout en lui prenant la température.

– Oui, ma femme a fait venir le docteur à la maison hier.

Lorsque le bip du thermomètre retentit, elle retira l'appareil et fronça les sourcils en voyant s'afficher 40,9°C. Elle l'aida à se mettre sur le dos puis tourna doucement sa tête et recommença l'opération de l'autre côté. Le patient grimaça au contact de ses doigts.

– Je vous fais mal ?

– Non, j'ai la nuque raide.

Mary continua son examen de routine sous le regard inquiet du patient. Elle lui souleva les jambes l'une après l'autre afin de vérifier leur souplesse.

– C'est douloureux ?

L'homme hochait la tête, le visage crispé par la douleur.

« Bien, je vous transfère en médecine pour libérer la salle. Ensuite, on vous fera une prise de sang, puis je vous donnerai un sédatif pour calmer votre migraine et faire baisser la fièvre. »

À ce moment-là, Jeff Gordon, médecin en chef du service des urgences, fit irruption dans la salle.

– Qu'est-ce qu'on a ici ?

– Nausées, vomissements, forte migraine, maux de ventre, avec température supérieure à 40°C. Les constantes sont stables, je m'apprêtais à l'emmener en médecine, répondit Mary en positionnant un fauteuil roulant près du lit pour y transférer son patient.

– Laisse, je vais le faire, répondit-il en prenant sa place. On attend les résultats de la prise de sang. Tu me tiens informé dès que tu as le bilan sanguin.

Pour ne pas être entendu du malade, il baissa la voix pendant qu'ils emmenaient le patient à l'étage.

– Nous sommes débordés par de nouveaux cas. Tu as lu la note de service de ce matin ?

– Non, je n'ai pas eu le temps, avoua la jeune femme, je suis arrivée juste à l'heure.

– Les prochains jours vont être très durs, nous sommes en alerte rouge, tous les médecins sont mobilisés, y compris les personnes sensibles. L'OMS a annoncé ce matin que le taux de mortalité du V510 dépassait les 90 %. Le décès survient dans les trente-six heures après un contact avec une personne infectée. Sois extrêmement prudente : port des gants, masque et lunettes obligatoires ! La plupart des malades de cet hôpital l'ont contracté ici même, contaminés par les visiteurs. Et pour ne rien arranger, une grande partie du personnel soignant s'est porté pâle ce matin.

Une sueur froide ruissela dans son dos au souvenir de son étourderie quelques minutes auparavant, mais elle n'en laissa rien paraître.

– OK, ne t'inquiète pas, je ferai gaffe.

Son chef l'aida à installer le patient dans sa chambre avant de s'en aller d'un pas pressé. Mary donna ses instructions à une infirmière puis retourna à son poste. Sur le chemin, une chair de poule hérissa sa nuque lorsqu'elle repensa au taux de mortalité annoncé par Benton. La pandémie qui sévissait

actuellement était d'autant plus dangereuse que la mort était fulgurante. Moins de deux jours entre le contact et le décès. Elle récapitula mentalement les symptômes de Becker et tenta de se rassurer en se disant qu'il s'agissait peut-être d'une méningite ou d'une banale gastro-entérite. Malgré cela, elle fut brusquement saisie d'un sentiment d'urgence, car si ses premiers symptômes étaient communs à certaines pathologies bénignes, contrairement aux autres virus et bactéries, le V510 était foudroyant. Elle se revit touchant le front de son patient alors qu'elle avait oublié de mettre ses gants et son masque et se blâma de sa négligence. Elle regretta amèrement de ne pas avoir demandé sa mutation dans un service plus calme jusqu'à la fin de sa grossesse.

La journée s'écoula dans une atmosphère de ruche bourdonnante. À la routine des fractures, des accidents de la circulation, des blessures à l'arme blanche ou par balles s'ajoutèrent de trop nombreux cas de virus. Le service des urgences se retrouva complètement submergé par la vague des victimes du V510, qui affluaient de plus en plus nombreuses. Des malades assis dans les couloirs en attendant la visite des médecins rendaient difficile l'accès aux différentes salles de soins. Des gémissements, des cris et des pleurs s'élevaient de toutes parts, dans une ambiance de fin du monde, quand le service de sécurité n'était pas obligé d'intervenir pour calmer les hystériques qui trouvaient l'attente trop longue. Dans ce climat surréaliste, Mary eut le plus grand mal à se concentrer et à garder son calme.

Les heures s'enchaînèrent dans un tourbillon de patients vus en coup de vent sans qu'elle puisse prendre une seule pause. Quand elle réussit à s'éclipser entre deux patients pour téléphoner chez elle, la sonnerie s'égreña interminablement. Inquiète qu'Andrew soit sorti malgré ses recommandations, elle raccrochait lorsque son biper retentit.

« *Becker décédé* ». Mary sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle se précipita au chevet du patient. Chancelante, elle se cramponna à deux mains au montant de son lit en essayant de se concentrer sur les lèvres de son collègue pour éviter de penser aux conséquences sur son propre état. Les griffes de la panique fouaillaient déjà son bas-ventre, auxquelles le bébé répondit en gigotant furieusement.

« Il n'y avait plus rien à faire. Il pissait le sang de tous les côtés ! Je n'ai jamais rien vu de tel ! Aucune perforation, comme si tous les organes

suintaient, rongés de l'intérieur. Je n'ai jamais vu ça », répétait Benton en se frottant les yeux.

Il observa par le hublot le reste de l'équipe qui procédait au nettoyage de la salle et secoua la tête, exprimant à voix haute la crainte qui accablait Mary depuis l'annonce du décès.

– C'est une vraie saloperie, et je ne suis pas sûr qu'on s'en sorte cette fois-ci. Rentre chez toi, c'est un ordre.

– C'est déjà trop tard, répondit-elle d'une petite voix en se levant.

Il lui jeta un bref regard puis sortit de la pièce tandis que Mary fixait le corps qui reposait dans une housse spéciale pour éviter la contamination. Lorsque l'infirmière remonta la fermeture, elle se détourna et s'éloigna d'un pas pesant, Refoulant le sentiment de désespoir qui menaçait de la submerger, elle réajusta nerveusement son masque et ses lunettes et rejoignit les urgences où elle fut accueillie par une scène d'apocalypse. Deux médecins avaient été mis en quarantaine quand des marbrures rouges étaient apparues sur leurs mains, ainsi que cinq infirmières, réduisant au minimum l'équipe d'urgence alors que les salles débordaient de malades et les ambulances faisaient la queue devant l'entrée. Les gens criaient et se battaient sous le regard impuissant des agents de sécurité en effectif réduit à cause de l'épidémie.

Adossée au mur, elle ferma les yeux un instant, envahie par différentes émotions d'une violence fulgurante. Elle plaqua ses mains tremblantes contre la cloison en s'efforçant de les maintenir à distance. Pour la première fois de sa vie, elle avait peur. À ce jour, il n'existait aucun virus aussi fulgurant et avec si peu d'espoir de rémission. Elle devait retrouver son sang-froid coûte que coûte, ne surtout pas céder à la panique. Elle connaissait les risques de son métier et les avait toujours assumés avec un sentiment d'invincibilité tant elle était rigoureuse et sûre d'elle. Excepté aujourd'hui, où elle avait fait preuve de négligence. À cause d'une erreur d'inattention, son tour viendrait d'ici quelques heures. Cette terrifiante certitude s'imposa à son esprit qui l'accueillit pourtant avec un calme glacé. Autant consacrer le peu de temps qui lui restait à soigner des patients. Mary agissait comme un automate, avec l'horrible impression de vivre un cauchemar sans fin. Mais les heures passaient, et elle était toujours là à courir à travers les différents services, les jambes raides, le bas-ventre tirillé par des contractions, oubliant sa propre fatigue pour se consacrer aux malades et ne pas penser au-delà de l'instant présent.

Au cœur de la nuit, une immense lassitude eut raison de ses dernières forces. Prise d'un subit vertige, elle s'effondra sur le sol avant de sombrer dans l'inconscience.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES
DE LA VERSION COMPLÈTE

1.....	6
2.....	10
3.....	19
4.....	30
5.....	44
6.....	55
7.....	68
8.....	77
9.....	87
10.....	98
11.....	107
12.....	119
13.....	126
14.....	136
15.....	148

16.....	152
17.....	163
18.....	171
19.....	182
20.....	194
21.....	203
22.....	218
23.....	230
24.....	242
25.....	259
26.....	275
27.....	286
28.....	295
29.....	306
30.....	311
Épilogue.....	318
Note de l'auteur.....	320
À propos de l'auteur.....	323